LE LATIN DANS LES EXAMENS[1]

THÈSES DE DOCTORAT

Ce n'est pas à vrai dire d'un examen — paulo maiora canamus — c'est du doctorat que je voudrais aujourd'hui dire quelques mots. Car il y a une « crise », comme on dit, du doctorat.

Crise numérique, d'abord, qui fait qu'au cours de ces dernières années on a dû accepter pour des maîtrises de conférences dans des Facultés importantes des candidats qui étaient encore loin de l'achèvement de leur thèse.

Cette insuffisance tient à des causes complexes : vides creusés par la guerre dans les rangs de ceux qui pouvaient se destiner à l'enseignement supérieur, crise économique qui oblige les jeunes gens à prendre un poste dès qu'ils sont agrégés et souvent même avant de l'être, désaffection peut-être du latin...

Mais c'est d'un autre aspect de la crise que je veux parler; si l'on vient peu au doctorat, on y vient surtout avec une préparation insuffisante et parfois de fâcheuses dispositions. On pense que le doctorat est une épreuve qui ne se prépare pas. On a réussi son agrégation, c'est-à-dire qu'on a réalisé le summum de la préparation scolaire; on a fait des exercices, on s'est assuré le « savoir-faire », on a tiré des manuels et des cours tout ce qu'ils peuvent donner pour meubler la mémoire au jour du concours; on a tout acquis, sauf une préparation scientifique; et voici que, montant de la table de l'élève à la chaire du maître, on va recommencer à faire de la scolarité par l'autre bout, et reprendre pour les élèves la préparation qu'on avait réalisée pour soi-même, si bien que, les exercices scolaires enlevant désormais tout loisir, le chemin vers la science se trouve coupé à jamais.

A moins qu'un jour une réflexion tardive, des déboires de métier, une occasion qui s'offre, n'amènent le professeur en son exil provincial à se demander pourquoi il ne frapperait pas à la porte de l'enseignement supérieur. Il y faut une thèse, et même deux. Qu'à cela ne tienne, on les fera. Et alors l'un de nous, à Paris, reçoit une lettre conçue à peu près en ces termes (je force à peine la note) : « Je désirerais faire une thèse de doctorat, veuillez m'envoyer un sujet. » Et quand nous répondons qu'un sujet ne s'expédie pas comme une spécialité pharmaceutique, que l'on aimerait

1. Suite. Cf. cette *Revue*, 1929, p. 38 et 278; 1931, p. 36.

d'abord connaître le candidat, ses goûts, ses aptitudes, sa formation et sa préparation, il s'offense et se dérobe (ce qui est peut-être le moindre mal), ou plus simplement s'étonne et réplique (c'est une réponse qu'on m'a faite récemment) : « J'avais cru que l'intérêt d'une thèse était précisément de fournir à celui qui l'entreprend l'occasion d'une préparation scientifique qu'il pourra utiliser ensuite pour des travaux personnels ! »

Il faut remédier à cet état d'esprit. Il faut dire aux jeunes professeurs qui ont l'ambition de passer du lycée à la Faculté que cela ne se fait pas sans changer et de mentalité et d'habitudes de travail; qu'il faut d'abord s'initier à la méthode scientifique, se familiariser avec les instruments de recherche : bibliographies, encyclopédies, périodiques; qu'il faut connaître les grandes langues d'usage et ne pas se limiter à une documentation nationale; qu'il faut ne se fixer dans une spécialité qu'après en avoir fait le tour ; qu'il faut s'être essayé, avoir produit, s'être exercé à aborder, à pénétrer, à exposer un sujet...; faute de quoi, à chaque étape de la tâche entreprise, tout sera à reprendre, tout à refaire; faute de quoi, c'est le jour de l'achèvement de la thèse qu'on saura à peu près comment il aurait fallu la commencer.

Les intéressés me diront : où voulez-vous que nous logions les années de préparation?

D'abord il y a un joint entre la fin des études et les débuts de l'enseignement; il n'est pas impossible à ce moment de s'assurer une année de séjour à Paris pour se livrer à une préparation scientifique; à ceux qui sont vraiment doués s'offrent des bourses, des postes provisoires, des suppléances, des cours, des leçons particulières (pourquoi pas?) qui permettent, non sans sacrifices et privations, — plusieurs d'entre nous le savent par expérience, — d'attendre un traitement régulier. Mais il y a mieux : les étudiants ont toute facilité à Paris, au cours de leurs études, pour s'initier au travail scientifique; ils ont, sans sortir de la Sorbonne, les cours de l'École des hautes études; en passant la rue Saint-Jacques, ceux du Collège de France : aucune dépense, aucune formalité, des maîtres empressés à donner des conseils et à connaître leurs auditeurs, un choix sans pareil de spécialités... Pourquoi les étudiants et de licence et de diplôme et d'agrégation s'obstinent-ils, malgré tous les avis, à ne fréquenter que les cours dits d'examen ? Tyrannie des programmes? Exigences de l'emploi du temps? Obligation de se consacrer tout entier à une préparation intense? Comme si le meilleur moyen de préparer les examens n'était pas de les aborder par en dessus, si l'on peut dire, en les dépassant, en les dominant, en acquérant la largeur d'esprit que donne seule la formation scientifique ! Mais voici que nous en revenons par un détour à la préparation des examens eux-mêmes. Et ceci mérite que nous en reparlions une autre fois.

J. MAROUZEAU.